

XXVIII^{me} Année

N° 5

1^{er} Semestre 1946

LA KAHENA

مجلة الكاهنة

LITTÉRATURE - PHILOSOPHIE - SCIENCES - ARTS

SOMMAIRE :

- Jacques LEFRANC *L'intellectualité nord-africaine
d'hier et d'aujourd'hui.*
- Gabriel GERMAIN *La véritable histoire des Lolo-
phages.*
- Emile JUNES *Le Sauvage (poésie).*
- Pierre BEYSSADE *Les deux Royaumes (nouvelle).*
- KADDOUR BEN NITRAM *Tunis d'Autrefois (suite)* ✕

Les Livres — Echos



Publié par la Société
des Écrivains de l'Afrique du Nord

PRIX DU NUMÉRO : 25 francs

La véritable histoire des Lotophages

L'escale d'Ulysse et de sa flotte chez les Lotophages, épisode qui ouvre dans l'*Odyssée* la série des aventures fantastiques, a été mise dès l'antiquité en corrélation avec l'Afrique du Nord, sur les côtes de laquelle les géographes anciens, postérieurs à l'épopée, signaleront un peuple du même nom. Polybe et Strabon l'ont placé déjà dans l'île de Djerba (1), et, de nos jours, le regretté Victor Bérard (2) a redonné quelque autorité à cette localisation.

Je désirerais préciser brièvement (3) pourquoi, à mon sens, il n'y a aucune raison solide pour s'arrêter à cette hypothèse, et dans laquelle direction de pensée, toute différente, il faut chercher l'intérêt de cette histoire.

*
**

On peut croire que l'aède place le pays des Lotophages au Sud du Péloponnèse, puisqu'un Borée continu semble y avoir poussé les Achéens à partir du cap Malée (le Matapan moderne). A vrai dire ce vent est nommé à propos du cap; puisqu'il empêche la flotte de contourner la presque île pour passer dans la mer Ionienne, on peut le faire sortir assez précisément du Nord-Ouest. Il n'est pas spécifié que les vents de destruction qui entraînent ensuite les navigateurs aient la même origine; mais il reste vraisemblable de la leur attribuer. La dérive conduirait donc la flotte vers le Sud-Est, c'est à dire en Cyrénaïque. Elle dure neuf jours et, le dixième, la terre nouvelle se découvre.

(1) Grell (*Hérodote*, p. 130) passe en revue les diverses hypothèses des anciens à ce sujet, en notant qu'Hérodote ne fait aucune allusion aux Lotophages d'Homère. Hérodote ne prenait pas le poète pour un géographe (cf. son texte à peu près méprisant : « je ne connais pas, quant à moi, l'existence d'un fleuve Océan; Homère, je pense, ou quelqu'un des poètes précédents, a inventé ce nom ». II, 23).

(2) Bien que je le critique à plusieurs reprises dans ces quelques pages, j'ai trop profité de ses travaux pour ne point tenir à rendre hommage à sa mémoire.

(3) Je réduirai le plus possible ici les références justificatives, qui seront données tout au long dans un *Essai sur la genèse de l'Odyssée*, à paraître.

On ne doit attacher aucune valeur positive à cette indication de temps, qui mesure pareillement la navigation de l'escadre entre l'île d'Eole et les abords d'Ithaque, la dérive d'Ulysse entre l'île du Soleil et la demeure de Calypso. L'emploi des nombres dans les deux épopées homériques, nous l'établissons dans un travail à paraître (4), en dressant la statistique complète, est régi par un ensemble de conventions, d'origine certainement religieuse puisque les mêmes nombres gouvernent les mythes, les actes rituels, voire certaines institutions politiques. D'une mystique des nombres, il n'y a pas à tirer de renseignements géographiques. Au reste, V. Bérard lui-même, après avoir utilisé en faveur de ses localisations odysseennes les indications de cet ordre, avait fini par soupçonner leur vrai caractère (5).

Peut-on tirer du moins quelques données topographiques de la peinture qu'Homère a donnée du pays des Lotophages? Bérard a dû reconnaître que « par le manque de précision, elle est en frappant contraste avec les paysages odysseens qui », selon lui, « sont presque tous d'une minutieuse exactitude » (6). Il serait plus juste de dire que cette peinture est inexistante; le texte ne fournit qu'un seul renseignement certain : les navigateurs trouvent un point d'eau. Mais le pays est-il une île? Faut-il l'imaginer plat ou élevé, boisé ou dénudé, cultivé ou sauvage? Sur ce dernier point, les fruits du lot eux-mêmes ne constituent pas un indice : rien ne précise s'ils sont cultivés ou spontanés.

Comment donc s'y prendre pour nous inviter à reconnaître l'île de Djerba? V. Bérard cite d'abord les *Instructions Nautiques*. « Les jardins sont bien cultivés ». On remarque, disant-elles, « la verdure des palmiers et des oliviers qui couvrent l'île ». Le « localisateur » commente immédiatement : « Les Achéens débarquent à la plage, font de l'eau à l'aiguade et préparent le repas; puis on envoie une escouade aux vivres, vers ces jardins qui ferment l'horizon ». (7) Or si la première partie de cette phrase s'appuie sur l'épopée, celle que nous soulignons, et qui sort tout droit des *Instructions*, traite com-

(4) *La mystique des nombres dans l'épopée homérique et sa préhistoire*.

(5) *Les Navigations d'Ulysse*, t.IV., p. 224.

(6) *Les Navigations d'Ulysse*, t.IV., p. 110. Au reste, tout au long des navigations fantastiques, il s'en faut que les paysages présentent cette « minutieuse exactitude ». Ils sont faits, pour une très grande part, de « clichés » épiques, et il est extraordinaire que V. Bérard, après avoir vécu si longtemps avec l'épopée, ne s'en soit pas aperçu.

(7) *Op. cit.*, p. 103.

me acquis ce qui est précisément en question. Le lecteur sans méfiance qui ne suit pas scrupuleusement l'exposé sur le texte odysseén ne peut séparer Homère de Bérard, donne son assentiment et poursuit convaincu qu'il existe au moins un détail frappant en faveur de l'interprétation proppée.

Il n'est pas jusqu'aux mœurs des habitants qui ne donnent lieu à une amplification de grand style, qui supplée à l'insuffisance évidente des informations. Le poème se borne à dire, à propos des éclaireurs achéens (8) : « mais, à peine en chemin, ils se lièrent avec les Lotophages, et les Lotophages de leur côté ne méditaient pas la perte de nos camarades; au contraire ils leur donnèrent du Lotos à manger ».

Voici l'étonnante transformation que subissent ces vers bien simples dans le commentaire de V. Bérard. « Le poète, ici comme toujours, respectant et copiant fidèlement ses modèles (9), n'a fait qu'une description exacte, nullement légendaire, nullement embellie. Les Lotophages sont justement l'opposé des Cyclopes. Ce ne sont pas des civilisés, à coup sûr, des « Mangeurs de pain ». Mais ces mangeurs de fruit et buveurs de lait (10) sont des hommes justes, hospitaliers, qui n'attendent jamais à la vie ni aux biens des étrangers. Leur « nourriture fleurie » leur fait une âme douce et une vie si heureuse qu'ils n'ont aucune haine au cœur : sans esprit d'aventure ni de conquête, sans grand courage, sans vive énergie, ils ne demandent qu'à dormir à l'ombre, à vivre en paix avec tout le monde et même à payer cette paix de n'importe quel prix ». Il suffit de souligner dans ce passage tout ce qui se surajoute aux données homériques pour juger de la méthode.

Si V. Bérard s'était souvenu que les Djerbiens sont aujourd'hui les grands épiciers de la Tunisie, il aurait reconnu leur vocation commerciale dans leur empressement à faire goûter le lotos !

♦♦

Il est beaucoup plus intéressant pour la connaissance de l'Odyssée de rechercher comment doit s'interpréter l'action du lotos, fruit d'oubli, sur les éclaireurs d'Ulysse.

(8) IX, 91-3.

(9) Les périples phéniciens dont il s'inspirerait.

(10) Ce détail, qui ne sort pas du texte, est amené par la pensée que ces « Nord-africains » ne vivent guère que de leurs troupeaux et de leurs palmiers » (édit. de l'Odyssée, t. II, p. 30, note aux vers 84-6).

C'est, dit le texte, un « fruit à la douceur de miel », une « nourriture qui tient de la fleur » (11), sans que l'on puisse préciser davantage la valeur de l'adjectif *anthinon*. S'agit-il d'une ressemblance de forme, d'une tonalité éclatante, d'un parfum, d'un toucher velouteux ? Ou bien ce que la plante offre de comestibles (*Karpos* peut avoir un sens large: produit d'une plante) est-ce en réalité la fleur ? Aucun de ces sens n'est exclu, aucun ne s'impose plus que l'autre. Ce qui est sûr au contraire, c'est l'effet produit sur les imprudents. Les éclaireurs perdent toute envie de rendre compte de leur découverte. Il faut les ramener de force aux navires et les attacher tout en pleurs sous leurs bancs. Ils oublieraient, craint Ulysse, jusqu'à la pensée du retour (12).

C'est, croyons-nous, faire fausse route que de chercher l'explication de cette aventure dans les effets d'un fruit véritable, que l'on pourrait identifier. Ce matérialisme vulgaire ne conduit qu'à des résultats décevants ou grotesques. Quel lotos irons-nous cueillir ? Ce mot, comme dans beaucoup de langues les noms de végétaux, désigne en grec des plantes très diverses, non moins de sept (13), toutes répandues dans cette Afrique du Nord où l'épisode peut se situer. Si certaines ne sont que des herbes, à écarter résolument, le choix d'aucune ne s'impose. Les drupes du jujubier sauvage ou du micocoulier, que l'on pourrait retenir, ne ressemblent en rien à une fleur; le cœur du *Nymphaea Lotus*, que les Egyptiens consumaient pétri en forme de pain et cuit, n'avait alors plus rien qui rappelât son origine florale.

Une solution reste en tout cas inacceptable; c'est celle de V. Bérard. « De tous les fruits indigènes, un seul ressemble à une fleur : c'est du cactus, notre « figue de Barbarie » ... arrivée à maturité, cette figue chatoyante est, par sa forme, par ses couleurs variées, par son implantation sur la feuille charnue comme un gros bouton prêt à s'ouvrir ». (13) Observation délicate, mais qui vient hors de propos. Il a simplement échappé à V. Bérard que le figuier de Barbarie n'existe en Afrique du Nord que depuis la conquête de l'Amérique Centrale par les Espagnols !

Ce sont eux qui apportèrent du Mexique, son pays d'origine, l'*Opuntia ficus Indica* (pour lui donner son nom scienti-

(11) IX, v. 33 et 84.

(12) V. 95, 98-3, 102.

(13) Nous en traitons plus en détail dans notre ouvrage.

fique). « Son introduction en Afrique du Nord est probablement contemporaine de l'expulsion des Maures d'Espagne au début du XVI^e siècle ». (14) Les noms de la plante dans les dialectes indigènes rappellent d'ailleurs tous les jours son origine récente (15). Mais V. Bérard, qui pourtant avait vécu quelque temps en Tunisie, a pu la quitter sans en rien soupçonner. Tant il est vrai que les fautes les plus énormes sont les plus difficiles à apercevoir, même pour des hommes de grande science.

En réalité, l'intérêt du récit homérique n'est pas là : il réside dans l'esprit qui l'inspire. Deux faits, à cet égard, sont à mettre en relief.

C'est d'abord que le *lotos* ne paraît exercer d'effet que sur les Achéens. Les indigènes en font leur nourriture habituelle et rien ne permet de supposer qu'ils en aient l'esprit ordinairement troublé. Ils manifestent d'ailleurs les meilleures intentions à l'égard des étrangers et, en leur offrant les fruits de leur terre, ils n'ont eu d'autre dessein, semble-t-il, que de leur être agréables. Les Achéens se trouvent donc jouer le rôle d'imprudents qui acceptent de partager une nourriture inconnue et qui s'en trouvent mal. La donnée paraîtrait facilement comique : elle se rattache au contraire à l'un des sentiments les plus primitifs et les plus sérieux de l'humanité.

« Un aliment nouveau, écrit Lévy-Bruhl, donnera à craindre au primitif qu'il ne soit le véhicule d'un maléfice mortel et rien ne pourra le persuader d'y goûter. En second lieu, manger n'est pas seulement pour lui la satisfaction du besoin élémentaire. C'est un acte dont la signification et les conséquences mystiques peuvent être d'une importance capitale. La substance de l'aliment s'incorpore à celle même de l'homme qui la consomme : la participation est si intime que les deux substances n'en font plus qu'une ». (16) De là les tabous alimentaires, de là encore la participation à la nature des dieux par la manducation de l'aliment auquel ils s'identifient — donc quelques-unes des idées les plus persistantes de l'homme.

Des peuples qui ne sont pas « primitifs » au sens que les ethnographes donnent à ce mot sont convaincus, aujourd'hui

(14) L. Emborg, *Les arbres du Maroc*, p. 161.

(15) « Figue des Chrétiens » ou « des Roumis », « figue de l'Inde » (avec un hispanisme, *Indo* = Amérique, qui est à la fois la marque de l'importation) et, dans le Sud, « la Canarienne » (*taknarit*), qui suggère une deuxième voie de passage.

(16) *La mentalité primitive*, p. 160.

encore, que le mal peut s'introduire dans l'homme avec la nourriture. Les vieux paysans du Maroc (17), quand ils sont obligés de manger hors de chez eux, en public, cachent leur visage sous leur capuchon, leurs mains et leurs aliments sous leur *jellaba*, pour que le mauvais œil, jeté par quelque spectateur envieux, ne pénètre pas en eux avec chaque bouchée. Telle était sans doute aussi la raison pour laquelle tant de souverains africains, depuis ceux du Maroc et de l'Abyssinie jusqu'à d'obscurs rois nègres (18), devaient manger seuls, condition observée de même par des peuplades sauvages entières au Brésil ou à Bornéo (19).

C'est la crainte des nourritures chargées de puissances surnaturelles qu'inspire certains contes nord-africains quand ils montrent comment des hommes trouvèrent leur perte pour avoir partagé le repas de *jnoun*; en corrélation, des croyances répandues affirment qu'il ne faut pas laisser, la nuit, de la nourriture exposée aux attaques de ces esprits (20).

La tradition sumérienne donne un autre exemple de la puissance des nourritures, dans une aventure de conclusion inverse. Le héros Adapa, dont le mythe est connu en partie seulement (21), appelé dans la demeure du dieu suprême Anu, parce qu'il a brisé les ailes du Vent du Sud, a été mis en garde par son protecteur Ea.

« Un aliment de mort on te présentera,
tu n'en mangeras pas. Des eaux de mort on t'offrira,
tu n'en boiras pas ».

Mais le dieu suprême, fléchi dans sa colère, a changé d'avis.

« Nous, que lui ferons-nous ? La nourriture de vie
offrez-lui; et qu'il mange ! »

En vain. Adapa, méfiant, refuse avec obstination et perd ainsi l'occasion de « manger » l'immortalité.

« ... La nourriture de vie
ils lui offrirent et il ne mangea pas ! les eaux de vie
ils lui offrirent et il ne but pas !... »

(17) De même naguère en Algérie; cf. Desparmet : *Le Mal Magique*, p. 92. « Un homme adulte, ajoute-t-il, qui va mangeant dans la rue est un faible d'esprit (*khçiq el-caquel*); son adversaire en justice est fondé à récuser son témoignage ».

(18) J. Fouzer : *Rameau d'or*, p. 187-8.

(19) S. Peinich : *Cultes, mythes et religions*, t. I, p. 113-14.

(20) Westermarck : *The belief in spirits in morous*, p. 45.

(21) Ch. F. Jean : *La littérature des Babyloniens et des Assyriens*, p. 155, n. 1. E. Dhorme : *La littérature babylonienne et assyrienne*, p. 44-46.

La mésaventure des éclaireurs achéens semble un apologue, moins tragique et de moins haut vol, destiné à illustrer familièrement ce danger profond des mets inconnus. Mais les Ioniens entreprenants, dès l'époque homérique, ne resentaient plus de pareilles craintes; cette histoire était un legs d'un passé déjà mal compris. Voilà pourquoi, sans doute, elle ne retient l'auditeur qu'un très court instant comme un prélude de quelques notes à peine étrangers aux drames qui vont suivre.

À la réflexion, pourtant, elle frappe encore d'une deuxième manière. Le trouble que le *lotos* a produit dans l'esprit des trois Achéens ne ressemble pas à l'excitation physique et mentale de certaines ivresses. Il tient de la dépression et de la stupeur. Il se caractérise par l'oubli du devoir présent et du retour futur, par la perte de toute autre volonté que celle de manger le *lotos*. Leurs pleurs attestent sans doute, dans la pensée de l'aède, le chagrin d'être arrachés à la nourriture enchanteuse, à la terre qui la produit. Abandonnés à eux-mêmes, pour avoir mangé du *lotos* ils deviendraient Lotophages, non seulement de goût, mais de nature. C'est bien une nourriture d'oubli qu'ils ont mangé et d'oubli profond, de cet oubli de soi qui prépare un changement de personnalité. Pour mettre en valeur cette idée par un effet sonore familier aux poèmes et aux discours de l'antiquité, l'aède a recouru à ce que l'on aurait bien tort d'appeler, comme le fit V. Bérard, un calembour (22). Le vers.

« *mê pôs tis lôtois phagôn nostois lathêtai* »

« de peur qu'en mangeant du *lotos* on n'oubliât le *nostos* (le retour) »

met beaucoup plus en corrélation *lôtois* et *nostois* que *lôtois* et *lathêtai*, joints seulement par une légère allitération initiale (23). L'opposition, soulignée par ce procédé solennel, est bien celle du retour au pays et du fruit merveilleux, de l'âme achéenne que les marins se doivent de conserver et de l'esprit étranger que le *lotos* leur communique.

Voilà donc qui précise le danger couru : en vertu des propriétés surnaturelles de toute nourriture, les fruits d'une ter-

(22) I. de son édition, p. 31, note au vers 102.

(23) On ne doit pas supposer un rapport entre *l* et *th*, qui n'existe pas pour une telle habitude aux aspirations, contrairement à ce que nous imaginons d'après notre prononciation fautive. Pour donner un accent barbare à l'archer scythe des *Thesmophoria*, Aristophane n'a pas manqué de lui faire négliger les aspirées; ne prétions pas à faire un calembour scythique.

re étrangère risque d'enlever tout à fait à son propre pays celui qui les goûte. L'oubli de la terre natale, de son groupe humain originaire, de son âme première, est le début nécessaire de cette redoutable transformation. De même Circé, avant de métamorphoser les compagnons d'Ulysse (opération qu'accompliront le coup de baguette et l'ordre, donné à haute voix, de prendre la forme nouvelle), leur verse un philtre qui fait oublier « totalement la terre paternelle ». (24) C'est alors seulement qu'ils se trouvent à la merci de l'acte magique définitif.

Ces « nourritures et breuvages d'oubli » transposent, dans l'ordre imaginaire, on est tenté de le croire, les expériences de dépersonnalisation poursuivies dans toutes sortes de religions, primitives ou non, au moyen de boissons (25) ou de fumigations (26) toxiques.

*
*
*

Dans l'exemple présent, comme dans beaucoup d'autres, le vrai problème odysseén n'est pas de savoir où l'aède aurait placé l'épisode, question illusoire dès que l'escadre d'Ulysse a quitté les mers helléniques et d'ailleurs de peu d'intérêt pour l'interprétation profonde de l'œuvre, mais comment il se fait que des contes qui laissent transparaître des rituels archaïques (27), des pratiques de magie, des nuances de sentiment ou des spéculations étrangères à l'esprit grec ont pu pénétrer dans l'épopée, où règnent d'ordinaire un art si lucide, une pensée déjà si pleine de raison. Autrement dit, on touche tout de suite au problème des sources d'inspiration folkloriques et orientales de l'*Odyssée* ainsi qu'à celui de l'évolution de l'épopée héroïque en épopée fantastique.

Gabriel GERMAIN.

(24) X., 236.

(25) *Aya huasca*, *datura*, infusions de tabac (Amérique centrale et méridionale) boissons alcooliques : *taotama*, *lamasma* de l'Asie Centrale, *soufisme* Persan, *beuveries rituelles* des peuples germaniques et peut-être des Thraces.

(26) Tabac des Caraïbes et des Indiens de l'Amérique du Nord; fumigations de laurier de la Pythie qui n'étaient peut-être pas uniquement purificatrices.

(27) J'ai essayé de montrer qu'un rituel d'initiation à un culte du bœuf est à la base de l'épisode du Cyclope (*Revue de Littérature Comparée*, 1935, p. 573 à 623).